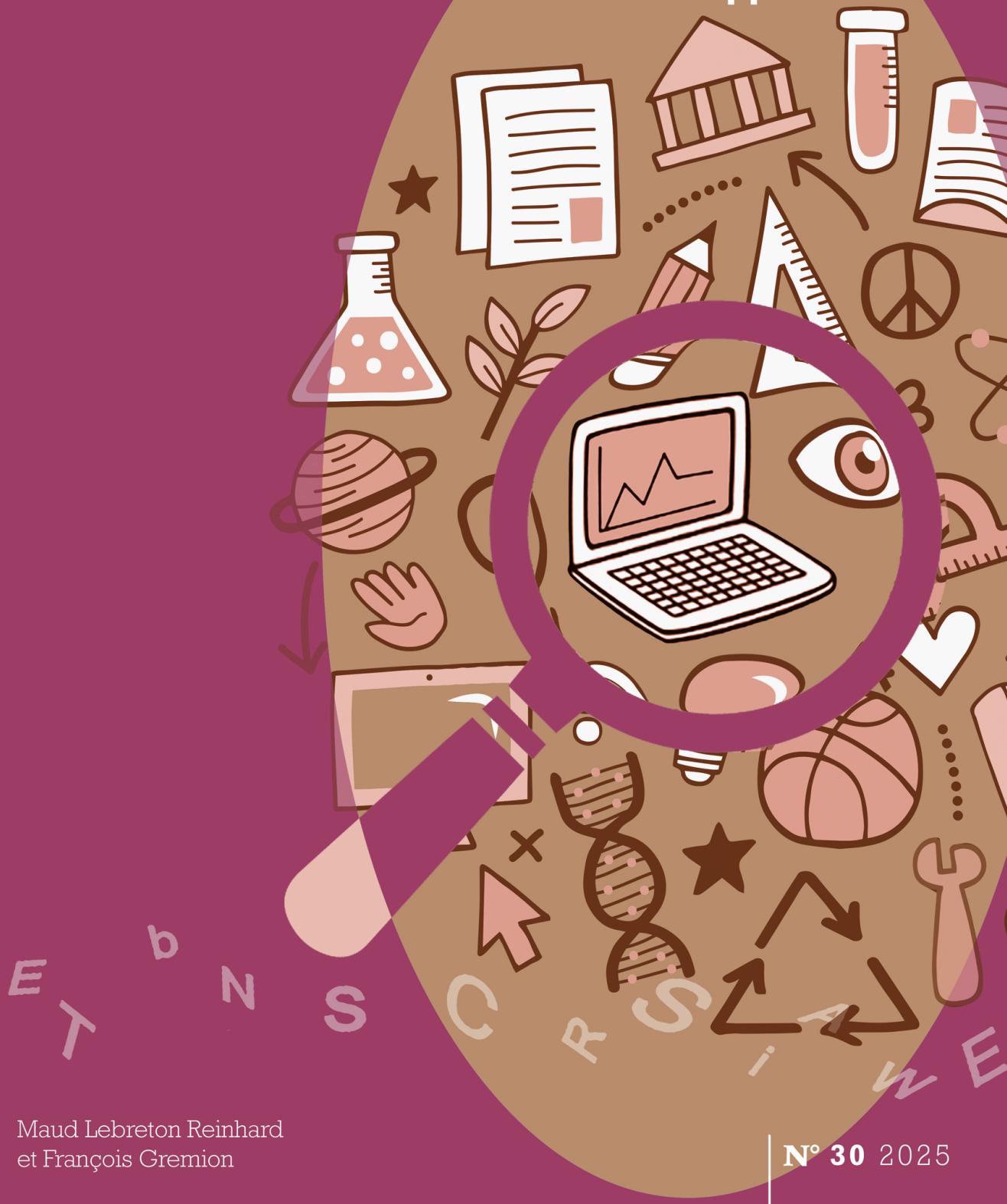


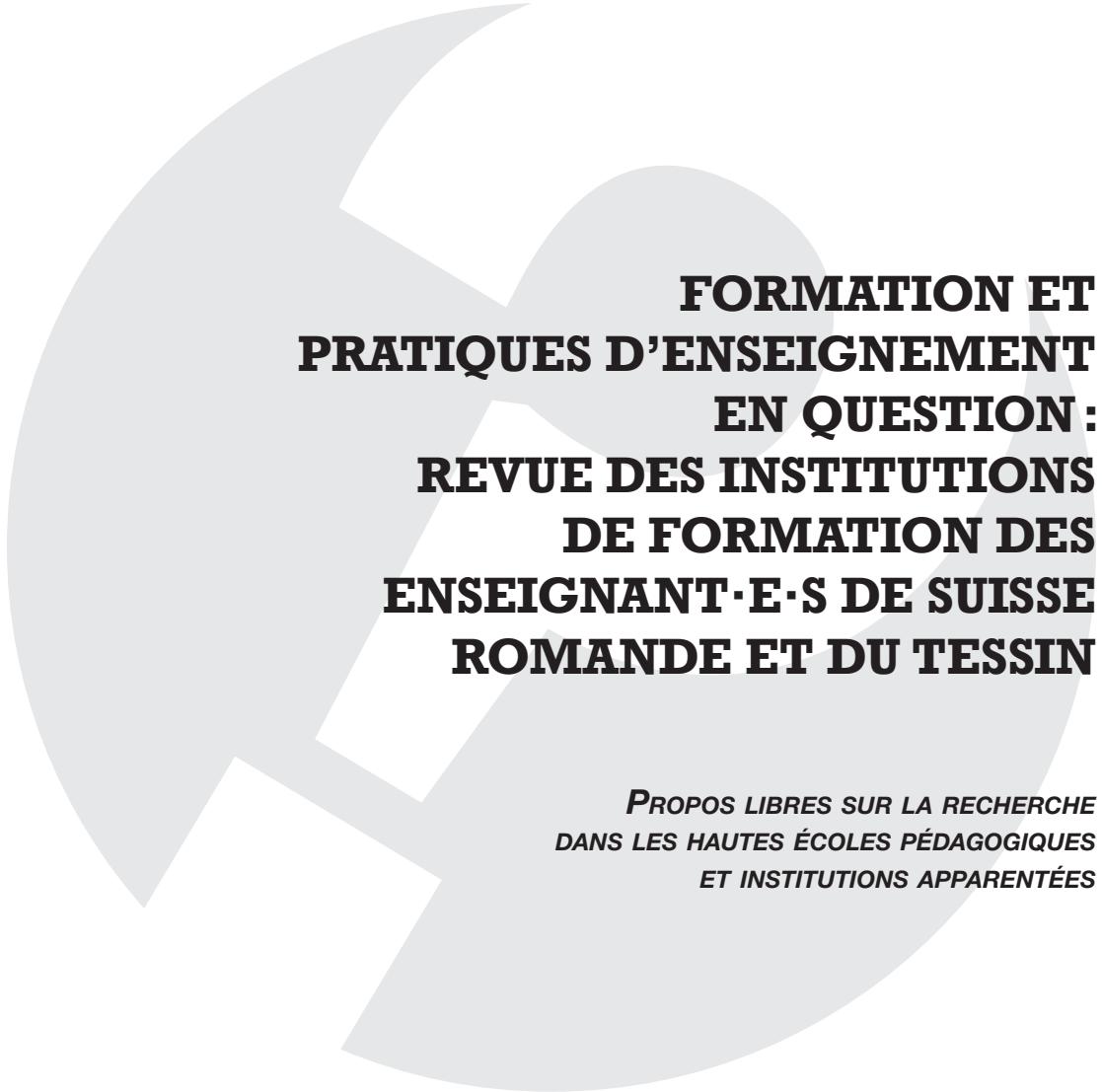


Revue des institutions de formation des enseignant·e·s de Suisse romande et du Tessin

Propos libres sur la recherche

dans les hautes écoles pédagogiques et institutions apparentées





**FORMATION ET
PRATIQUES D'ENSEIGNEMENT
EN QUESTION :
REVUE DES INSTITUTIONS
DE FORMATION DES
ENSEIGNANT·E·S DE SUISSE
ROMANDE ET DU TESSIN**

*PROPOS LIBRES SUR LA RECHERCHE
DANS LES HAUTES ÉCOLES PÉDAGOGIQUES
ET INSTITUTIONS APPARENTÉES*

Numéro coordonné par
Maud Lebreton Reinhard
et François Gremion
N° 30, 2025

Comité de lecture

René Barioni, HEP Vaud (Suisse)
Francine Chainé, Université Laval (Canada)
Anne Clerc, Haute école pédagogique du canton de Vaud (Suisse)
Marie-Noëlle Cocton, Université Catholique de l'Ouest (France)
Frédéric Darbellay, Université de Genève (Suisse)
Jean-Rémi Lapaire, Université de Bordeaux (France)
Valérie Lussi Borer, Université de Genève (Suisse)
Françoise Masuy, Université de Louvain-La-Neuve (Belgique)
Danielle Périsset, Haute école pédagogique du Valais (Suisse)
Marie Potapushkina-Delfosse, Université Paris-Est Créteil (France)
Sar Savrak, Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du canton de Vaud (Suisse)
Gabriele Sofia, Université Paul Valéry Montpellier 3 (France)
Stéphane Soulaine, Université de Montpellier (France)
Katja Vanini De Carlo, Université de Genève (Suisse)

Le contenu et la rédaction des articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

La revue *Formation et pratiques d'enseignement en question* est une revue Open access et tous les articles sont publiés sous une licence Creative Common Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International (CC-BY-NC-SA 4.0)

ISSN 1660-9603

Rédacteur responsable : Pierre-François Coen
Conception graphique : Jean-Bernard Barras
Mise en page : Marc-Olivier Schatz





Propos libres sur la recherche dans les hautes écoles pédagogiques et institutions apparentées

Numéro coordonné par
Maud Lebreton Reinhard et François Gremion

TABLE DES MATIERES

PARTIE 1

| | |
|--|----|
| <i>Pour une approche systémique de la pratique, la recherche et la formation</i> Maud Lebreton Reinhard et François Gremion | 7 |
| <i>Des outils d'évaluation pour les compétences transversales</i> Francine Pellaud, Gilles Blandenier, Philippe Massiot, Philippe Gay, Céline Lepareur, Noémie Gey, Rebecca Shankland, Isabelle Dauner-Gardioli, Christel Sudan et Jeanne Muths | 17 |
| <i>Une expérience d'enseignante chargée de recherche : le trait d'union entre pratique-recherche-formation, un lien pour construire un sentiment de légitimité</i> Léna Rueflin | 31 |
| <i>Le rôle de la recherche dans le développement de stratégies d'inclusion pratiques. Transfert des résultats de la recherche vers la pratique ?</i> Daniel Hofstetter | 45 |

PARTIE 2

| | |
|--|----|
| <i>De l'expérience vécue de la recherche à la recherche de l'expérience. Témoignages de partenaires de projets de recherche menés dans une Haute école pédagogique</i> Maud Lebreton Reinhard et François Gremion | 57 |
| <i>En fait, c'est un peu par hasard que j'ai découvert la recherche</i> Andréa Fuchs-Fateh | 61 |
| <i>Le processus de recherche, un dispositif humaniste et valorisant au service de l'hétérogénéité de l'intelligence collective</i> Valérie Rytz | 65 |
| <i>Douter et choisir quand même</i> Mathilde Schinz | 69 |
| <i>La recherche : une des pièces de mon puzzle professionnel où chaque élément donne du sens à l'ensemble</i> Sophie Kernen | 73 |
| <i>Pour construire ensemble du commun, il faut un langage commun</i> Samuel Grilli | 77 |



**PROPOS LIBRES SUR LA RECHERCHE
DANS LES HAUTES ÉCOLES PÉDAGOGIQUES
ET INSTITUTIONS APPARENTÉES**

PARTIE 1



Pour construire ensemble du commun, il faut un langage commun

Samuel GRILLI¹ (HEP-BEJUNE, Suisse)

Chercheur: Alors, Samuel, comme je te l'ai expliqué, l'idée est d'échanger librement sur ce que représente la recherche pour toi en HEP.

Samuel: La recherche, de manière générale, c'est pour moi une démarche scientifique visant à comprendre des phénomènes et à les partager. Cela permet à une communauté, quelle qu'elle soit – notamment une communauté éducative – de prendre des décisions éclairées sur son fonctionnement. Dans le domaine de l'éducation, c'est particulièrement important, car l'école a encore de gros progrès à faire pour amener les élèves à adopter une véritable démarche scientifique. Bien sûr, il y a déjà eu de grandes avancées, et je m'en réjouis. Mais si j'observe, sans études précises, la manière dont les gens abordent des problématiques politiques, environnementales, etc., notamment lors des votations en Suisse, je trouve souvent que le débat manque d'un véritable ancrage scientifique. Cela m'inquiète. Ce sont des citoyennes et citoyens qui ont été scolarisés, et pourtant, le niveau du débat est assez faible, rarement fondé sur une réflexion scientifique. Or, j'ai la conviction profonde que les défis qui nous attendent ne pourront être relevés qu'avec des individus véritablement éduqués, capables d'utiliser la science pour partager des connaissances et prendre ensemble des décisions importantes pour la société. On parle beaucoup du «vivre ensemble» avec des règles souvent tacites, mais il reste une certaine confusion autour des questions d'éthique et des moyens concrets pour penser et mettre ces règles en place. Pour moi, la recherche contribue à cette communauté de savoirs, avec des techniques éprouvées qui se sont construites au fil de l'histoire de l'humanité. C'est l'un des meilleurs moyens pour continuer à faire société. Dans ce contexte, je suis heureux de pouvoir participer, à ma modeste échelle, à cette démarche. Il y a aussi une idée forte de communauté scientifique. Même si, individuellement, nous sommes peu de chose, nous contribuons tous à ce foisonnement et ce brassage d'idées. Certaines perdurent, d'autres disparaissent, mais cela alimente constamment la réflexion. Cette communauté s'appuie sur un langage commun, permettant de véritables discussions et débats, sans obligation de consensus, mais toujours sur une base partagée. Cette dimension philosophique et anthropologique me semble essentielle. Je suis convaincu que nous avons besoin de ce dénominateur commun. Travailler dans un département de la recherche a donc énormément de sens pour moi. C'est ce que je peux espérer de mieux dans ma carrière, surtout dans un parcours qui n'est pas, à l'origine, strictement académique.

1. Contact: samuel.grilli@hep-bejune.ch



Chercheur : Dirais-tu que cette conviction dont tu parles, tu l'avais déjà avant de commencer à travailler dans ce domaine, notamment avec une chercheure ? Ou est-ce une réflexion qui s'est construite à partir de ton expérience pratique ?

Samuel : Oui, cette conviction était déjà là, bien avant. Ce que m'a apporté l'expérience avec la chercheure, ce sont des outils, un cadre théorique et des méthodes. Mais la conviction, je l'avais déjà. J'avais déjà une réflexion sur le monde à travers la philosophie. J'ai beaucoup étudié la philosophie marxiste, en commençant par Hegel, notamment autour de la transformation, de la dialectique et de la démarche scientifique à travers le matérialisme historique. Je retrouve d'ailleurs complètement cette démarche dans les outils que nous utilisons pour la recherche en sciences humaines et en éducation. Par exemple, quand on parle de systémique, cela résonne beaucoup avec la théorie marxiste, qui propose des analyses économiques, sociologiques et anthropologiques. Ces outils existaient déjà dans ce cadre-là. Cependant, entre la connaissance et la mise en œuvre, il y a un véritable écart. La mise en pratique permet d'être critique par rapport à ce que l'on connaît déjà et d'ajuster, de réorienter les choses en fonction des projets. Il y a toujours cette forte dialectique : théorie et pratique sont interdépendantes. Cette idée d'interdépendance, on la retrouve dans la systémique et dans le holisme. En ce sens, il y avait effectivement un savoir préexistant chez moi. Mais me confronter à des projets concrets, non, ça, je ne l'avais jamais expérimenté de cette façon. J'avais fait un peu de recherche auparavant, mais dans un cadre très différent, puisque je viens du domaine technique, plus précisément de l'électrotechnique. À ce moment-là, il s'agissait davantage de recherche orientée vers l'innovation technologique, dans le but de développer de nouveaux produits à mettre sur le marché. C'était une démarche scientifique en soi, mais avec des finalités complètement différentes de ce que je fais aujourd'hui.

Chercheur : Dans ton activité de formateur, tu me parlais tantôt des expériences où l'on prend la parole et la voix d'un autre pour découvrir l'empathie. Comment le fait d'avoir désormais une activité de recherche, que tu n'avais pas auparavant, influence-t-il tes cours ? Quels liens établis-tu entre ta pratique et celle des étudiants, qui sont aussi dans une démarche de recherche, notamment à travers leur mémoire de Bachelor ?

Samuel : Alors, si je dirige des mémoires, je n'interviens pas directement dans la formation à la recherche. En revanche, c'est très présent dans le travail que nous faisons au théâtre. Comme je te le disais tout à l'heure, ce qui m'importe, c'est que les étudiants puissent, à travers le théâtre, incarner la pensée d'un autre. Il s'agit de comprendre et de s'approprier cette pensée dans tous les sens du terme, littéralement et symboliquement. Cela nous oblige, dans une activité artistique souvent perçue comme ludique ou divertissante, à mobiliser des outils d'analyse. Ces outils servent à décortiquer la parole de l'autre, à analyser son contexte de création, son contexte narratif, et celui de l'auteur. Cette pratique est, en réalité, fortement interdisciplinaire, avec de nombreuses intersections avec les sciences et leurs outils.



Au théâtre, par exemple, nous travaillons beaucoup sur le lien entre le signe donné et ce qu'il raconte. Là, on entre dans le champ de la linguistique. J'ai beaucoup expérimenté cela au théâtre à travers la linguistique saussurienne et le structuralisme, qui suffisent souvent pour ce type d'analyse. Avec l'apport de la recherche et des outils contemporains, on peut pousser plus loin, notamment avec Peirce, pour intégrer davantage le contexte de production, la signification, la perception et l'interprétation du signe. Cette démarche est véritablement scientifique vis-à-vis du texte. Dernièrement, j'ai fait travailler les étudiants sur une fable de La Fontaine, «Le lièvre et la tortue». Ce fut surprenant de constater la grande distance culturelle entre les étudiants et ce genre de texte, pourtant étudié par des générations entières. À un moment, le texte dit que le lièvre n'a que «quatre pas» à faire pour atteindre son but, et que ce sont ces mêmes pas qu'il fait quand il est poursuivi par des chiens, ce qui lui permet de les semer. Les étudiants ne comprenaient pas le sens de cette précision de l'auteur, alors je les ai invités à faire une petite étude sur le lièvre et ses comportements pour échapper à ses poursuivants. Ils ont découvert que le lièvre fait des bonds de côté, ce qui l'avantage face aux chiens. Cette réflexion les a menés loin, jusqu'à des considérations physiques sur la masse corporelle et les différences de perception entre le chien et le lièvre. Le chien flaire, alors que le lièvre n'a pas besoin de le faire. C'est ainsi que l'on s'approprie véritablement un texte. Même une simple fable peut conduire à une démarche scientifique poussée pour parvenir à se l'approprier pleinement et la restituer comme si nous l'avions nous-mêmes écrite, comme si les mots étaient inventés sur le moment.

Je parle souvent aux étudiants de «pensée longue»: dans la conversation, la pensée est là, mais les mots et les phrases se construisent au fur et à mesure. Cela laisse parfois le discours en suspens. Cette suspension, nous cherchons à la reproduire dans le jeu théâtral. D'un point de vue scientifique, on a remarqué que lorsqu'une idée est laissée en suspens, cela rend l'auditeur actif: il anticipe le sens à venir. Ce phénomène est particulièrement présent dans les écritures versifiées, notamment dans l'alexandrin, où la césure en fin de vers incite l'auditeur à imaginer la suite. Nous avons également expérimenté la notion de «paquets de sens». Jusqu'où peut-on aller dans une phrase pour que l'auditeur puisse en saisir le sens avant de faire une pause? Chaque interprète a sa manière de créer ces paquets de sens. Mais nous avons observé que, selon la métrique du texte, on peut les structurer en nombre de syllabes binaires ou ternaires, ce qui produit des effets différents sur l'auditeur. Le binaire est souvent perçu comme rassurant, alors que le ternaire peut générer un sentiment d'incertitude ou d'instabilité. Cette démarche scientifique peut donc s'appliquer à des disciplines inattendues. Mais parfois, cet intérêt me perd, car je l'exerce avec la même intensité, même pour des choses insignifiantes. Comme on dit, «le mieux est l'ennemi du bien». Il y aurait sans doute un travail à faire sur soi pour mieux sélectionner les sujets qui en valent vraiment la peine.

Chercheur: Tu évoquais la dialectique tout à l'heure. Comment, selon toi, la résolution de la tension entre deux opposés, notamment dans la perspective de Hegel ou de Marx, pourrait-elle se traduire? Et dans ton activité de



recherche en sémiologie, quel lien peut-on établir avec ce que tu proposes aux étudiants ? Finalement, tu disais « je suis quelqu'un, mais je prends la voix d'un autre ». Peut-on imaginer que cet exercice résout la tension lorsque l'expérience est pleinement intégrée ? Et, à l'inverse, que celui qui ne parvient pas à s'approprier cette voix extérieure reste dans une tension non résolue ?

Samuel : Ta question est très intéressante, car elle rejoint une problématique essentielle du théâtre : celle du rôle du metteur en scène. En effet, il peut y avoir une véritable tension entre l'intention du metteur en scène et ce que le comédien ou la comédienne est capable de produire. Dans certains cas, on peut travailler pour que l'acteur parvienne à incarner l'idée du metteur en scène, et ainsi, la tension disparaît. La contradiction se résout à travers le travail. Mais il arrive aussi qu'un metteur en scène s'entête à vouloir obtenir quelque chose que le comédien ne peut pas produire, même si l'idée est brillante. Dans ce cas, la tension reste irrésolue et le résultat peut être décevant, voire rendre le spectacle mauvais. Cependant, l'attitude la plus constructive est celle où ces deux réalités, celle du metteur en scène et celle du comédien, coexistent dans un processus de découverte mutuelle, un travail en constante évolution. Nous sommes alors dans une forme de théorisation ancrée dans la pratique, où le dialogue et l'adaptation permettent de faire émerger un point d'équilibre. Le metteur en scène, en restant à l'écoute, peut se dire : « J'avais la meilleure idée du monde, mais je ne pourrai pas l'obtenir exactement comme je l'imaginais. Il me faut trouver un terrain de fonctionnement avec le comédien pour qu'il puisse me donner le meilleur de lui-même. Cet « optimum », même imparfait, devient le point d'accord. Il ne s'agit pas d'une résolution absolue de la contradiction, mais d'une négociation au sens fort du terme : une négociation qui ne se joue pas seulement dans l'abstraction des idées, mais aussi dans la matérialité d'une pratique, dans le vécu concret et dans la prise en compte mutuelle de ce que chacun est, véritablement.

Chercheur : Et par rapport à ton activité de chercheur, comment ces formes de contradiction dialectique pourraient-elles aboutir à une forme de résolution, ou au contraire, rester irrésolues ?

Samuel : Je dirais que, dans le cadre d'un travail de recherche, nous avons parfois l'avantage – si je peux le formuler ainsi – d'être confrontés à des contradictions par rapport à nos prévisions initiales, que ce soit dans la problématique ou la méthodologie choisie. Parfois, on réalise en cours de route que les outils ne sont pas ou plus adaptés. Bien sûr, il y a des raisons pour lesquelles on peut s'entêter : la pression du temps, l'impossibilité de tout remettre en question. Dans ces cas-là, on n'arrive pas nécessairement au résultat escompté. Cependant, dans ce type d'activité, il me semble que cela fait partie du processus : la contradiction n'est pas toujours résolue immédiatement. Elle peut rester en suspens pour se résoudre plus tard, dans un autre travail, ou par le biais d'une autre personne. Ce qui est essentiel, à mon avis, ce n'est pas tant de résoudre toutes les contradictions que de les identifier clairement et de reconnaître qu'elles persistent, sans chercher à les



masquer. Peut-être même que certaines contradictions restent insolubles parce que la question a été mal posée dès le départ. Ce que j'aimerais souligner ici, c'est la chance incroyable que j'ai de pouvoir faire ce travail. Et ce, d'autant plus au regard de mon parcours, qui ne m'y destinait pas particulièrement. Dans cette dynamique de recherche appliquée, où l'on intègre des formateurs dans la réflexion, je bénéficie de la confiance de collègues qui m'introduisent dans leur domaine, et d'une institution qui me permet d'évoluer dans cet espace. Cette richesse est inestimable, et je suis infiniment reconnaissant pour cela. Mon souhait le plus profond est que cela puisse perdurer. Malgré les nombreuses années d'existence de ce département de la recherche, il persiste encore une forme de dichotomie entre l'univers des formateurs et celui des chercheurs. Pour moi, c'est un échec à dépasser, car je crois profondément que la recherche a beaucoup à offrir à la manière dont nous formons les étudiantes et étudiants. Chaque personne devrait avoir la chance de travailler dans un tel environnement de recherche, non pas nécessairement pour faire de grandes découvertes, mais parce que cela enrichit profondément la réflexion et le dialogue. C'est par ce biais que nous pouvons viser, même sans jamais l'atteindre complètement, une certaine forme d'excellence – une excellence à prendre avec des guillemets, mais qui reste un cap nécessaire, comme le principe d'éducabilité. Nous savons que nous n'y parviendrons jamais à 100%, mais cela doit rester notre moteur.

Pour ma part, je n'avais jamais eu l'opportunité de faire de la recherche auparavant, même si cela m'a toujours intéressé. J'ai toujours lu des articles scientifiques, ce que je trouve essentiel, notamment dans la formation primaire. Il me semble d'ailleurs que nos étudiants manquent parfois d'un accès facilité à cette littérature. Nous leur demandons de faire des travaux de recherche, mais il serait déjà précieux de leur apprendre à consulter cette littérature, à s'orienter, à trouver des pistes face à un problème, à comprendre comment ces articles sont construits, à évaluer leur valeur scientifique, et à savoir à quels travaux ils peuvent se fier. Ce n'est pas pour en faire des chercheurs à tout prix, mais pour les initier à la démarche scientifique. En ce sens, j'ai été récemment impressionné par la qualité de certains moyens d'enseignement en géographie et en histoire, notamment en sixième et septième année. Dès le départ, ces moyens introduisent une véritable démarche scientifique, sans concessions, dans des disciplines qui sont résolument interdisciplinaires. Prenons le moyen d'enseignement en géographie : il contient tout ce qu'il faut pour initier nos élèves, et si nous parvenons à les faire entrer dans cette démarche, je pense que nous aurons véritablement gagné quelque chose pour l'exercice de la citoyenneté. C'est une avancée qualitative par rapport à ce qui se faisait auparavant. Cela m'émeut de voir ce potentiel. Pourtant, sur le terrain, il arrive que ces disciplines soient reléguées au second plan, souvent par manque de temps ou à cause d'autres priorités. On retombe alors dans une géographie « à l'ancienne », centrée sur les montagnes et les rivières. C'est dommage, car ces disciplines portent en elles une forme de totalité, une richesse que je trouve extraordinaire.



En tout cas, je me réjouis de voir ce que tu pourras tirer de tout cela. Dans ce genre d'exercice, on a toujours l'esprit d'escalier: on sait après coup ce qu'on aurait dû dire pour paraître plus intelligent! Mais j'espère que tu pourras en faire quelque chose d'utile. Merci pour cette démarche, et merci encore à l'institution, à la chercheure qui m'a accueilli dans son domaine, et à toi pour les échanges que nous avons eus dans le cadre de cette activité de recherche. Tout cela est vraiment précieux. J'aimerais que chacun puisse avoir la chance d'en bénéficier.